

Romans-sur-Isère Mémoire de quartier



Le Centre historique



Le Quartier Est

Couverture

Centre historique : Place Laly Tollendal, Romans, 1905

Quartier Est : La rue Vincent d'Indy bordée des immeubles Les Althéas et les Peupliers, amenant aux immeubles les Ifs, les Saules, les Pins au fond. Quartier de la Monnaie, Romans, 1970



Romans-sur-Isère
Mémoire de quartier

Le Centre historique
Le Quartier Est

ROM
ANS SUR
ISÈRE

ANRU
Agence Nationale
pour la Rénovation
Urbaine

Crédits photographiques

Archives municipales de Romans-sur-Isère

Couverture : 1Fi266 et 3Fi276

Pages intérieures :

p. 10 : 30Fi3	p. 31 : 87Fi718	p. 39 : 1Fi295 et 83Fi359.16
p. 15 : 8Fi27	p. 32 : 83Fi351_02	p. 40 : 3Fi104, 83Fi326.2, 87Fi509, 79Fi9 et 79Fi23
p. 18 : 1Fi99	p. 34 : 83Fi126_19 et 3Fi1002	p. 41 : 3Fi734, 83Fi126_03, 3Fi63, 83Fi126_07, 87Fi35 et 83Fi127_23
p. 20 : 3Fi997	p. 35 : 83Fi351_03	p. 42 : 83Fi103 et 83Fi126_10
p. 22 : 3Fi998	p. 36 : 2Fi116, 3Fi436, 3Fi1062, 1Fi200, 1Fi256 et 1Fi13	p. 43 : 3Fi277
p. 24 : 8Fi28	p. 37 : 1Fi113, 5Fi25, 83Fi316.16, 83Fi354, 83Fi192 et 83Fi327	p. 45 : 3Fi489.
p. 25 : 9Fi3	p. 38 : 56Fi42	
p. 26 : 3Fi1295		
p. 29 : 3Fi724 et 2Fi49		

Studio6 – Sandrine Marichal : p. 8

Fonds de la ludothèque de Romans-sur-Isère : p. 40

Bibliographie indicative

- « **De Jules Nadi à Paul Deval** », *l’habitat social à Romans*. Catalogue de l’exposition réalisée par l’Association « Sauvegarde du patrimoine romains et péageois », 2021.
- **Témoignages. Romans, une cité-jardin. La cité Jules Nadi**, Guilherand-Granges, 2005.
- BAYLE M., **Approche de la forme urbaine du grand ensemble de « La Monnaie » à Romans-sur-Isère**, 2004 (ACR - 11FLR8).
- Pau A. (dir.), **Histoire de Romans-sur-Isère**, Privat, 2016.
- Sauvageon J., **Les Romains, Romans et la Chaussure – 150 ans d’histoire** Peuple Libre Eds, 2001.
- Segatto E., **Romans-sur-Isère. Tranche de vie dans le quartier Saint-Nicolas (1920-1940)**, Guilherand-Granges, 2006.

Conception et réalisation du livret

Étude historique, recueil de témoignages, textes : Charlotte Blein – www.archeive.fr

Illustrations : Cécile Gay

Conception graphique et réalisation technique : COM’lesdixdoigts

Toute l’équipe de conception du livret est affiliée à la Coopérative Mine de Talents.

Sommaire

- 5 **Édito**
- 7 **Introduction**
- 10 **1^e partie : Tableaux d'histoire**
 - Romans-sur-Isère à travers les siècles**
 - 14 La naissance de la ville et son développement urbain
 - 17 Dynamisme économique : une ville commerciale, artisanale, puis industrielle
 - 21 Évolution démographique et répartition de la population
 - 23 La Presle, la Pavigne et Saint-Nicolas
 - 24 Le développement de l'habitat social
 - 28 La cité Jules Nadi
 - 30 La Monnaie
- 44 **2^e partie : Parcours de vie**
 - Souvenirs d'habitants**
 - 47 Zahir et Nouria - Centre historique
 - 50 Paquita et Dominique - Centre historique
 - 53 Roger, Jean, René et Jean-Claude - Centre historique
 - 56 Marie-Hélène - Quartier Est
 - 59 Christine et Karim - Quartier Est
 - 62 Farida, Salera et Mébarka - Quartier Est

La Ville de Romans s'est engagée avec beaucoup d'ambition dans le projet « Mémoire de quartier », en partenariat avec l'Agence Nationale de la Rénovation Urbaine (ANRU). Ce projet a pour vocation de collecter la mémoire des habitants, anciens et actuels, des quartiers prioritaires de Romans (le Centre historique et le Quartier Est - la Monnaie et la Cité Jules Nadi).

Connaitre le passé, témoigner sur le présent, pour dessiner ensemble l'avenir de ces quartiers, qui représentent près de 20% de la population romanaise.

L'objectif est de permettre à chacun d'évoquer sa perception de l'évolution de son quartier, de partager ses souvenirs à travers des temps collectifs de témoignage ou des entretiens individuels. Cette collecte a pu nourrir une pièce de théâtre dont les habitants sont les comédiens ; et désormais un livret pour retracer l'historique de nos quartiers.

Pour ce faire, la ville a fait appel à des prestataires expérimentés, dont les compétences ont été prouvées par ailleurs. D'une part, la compagnie de théâtre Zéotrope, implantée à Villeurbanne et qui exerce depuis une vingtaine d'années un théâtre qui se veut au cœur des cités, a été missionnée pour créer une pièce de théâtre entièrement construite avec les habitants. D'autre part, l'historienne Charlotte Blein, docteure en histoire et archéologie, mandatée avec sa coopérative Mine de Talents, pour collecter et illustrer la mémoire historique des habitants. Ces deux prestataires ont été accompagnés par les maisons de quartier Saint-Nicolas et Noël-Guichard, qui ont bénéficié chacune d'un financement supplémentaire dans le cadre du projet, pour mobiliser les habitants.

Le 06 décembre 2022 a eu lieu le spectacle de restitution de la pièce de théâtre, au Théâtre de la Presle. Nous avons tous pu apprécier la réussite de ce moment fort, qui a réuni les Romanaises et Romains, habitants des quartiers politique de la ville ou en dehors, sensibles à l'histoire des quartiers.

Et c'est un honneur pour moi aujourd'hui en tant que Maire de Romans-sur-Isère, de vous faire découvrir ce livret qui retrace l'histoire de nos quartiers des années 50 jusqu'à aujourd'hui, et qui marque la fin de nombreux mois de recherches sur l'histoire du Centre Historique et du Quartier Est.

Marie-Hélène THORAVAL

Maire de Romans-sur-Isère

Conseillère régionale

Introduction

La Ville de Romans-sur-Isère conduit actuellement des projets de renouvellement urbain dans le cadre du Nouveau Programme National de Renouvellement Urbain (NPNRU), dans deux des quartiers de la ville, à savoir : le Centre historique, comprenant notamment le quartier Saint-Nicolas, la Presle ainsi que la Pavigne, et le Quartier Est qui rassemble essentiellement la cité Jules Nadi et la Monnaie. De tels programmes viennent inévitablement transformer en profondeur les quartiers qu'ils concernent et, à travers eux, les villes sur le territoire desquelles ils se déroulent. Ces transformations sont certes d'abord spatiales, mais elles engagent également par là-même des modifications de l'occupation et de l'utilisation de l'espace urbain par les habitants. Car quand le cadre de vie d'un quartier change, c'est non seulement la mobilité de ses habitants ainsi que des gens qui le fréquentent ou le traversent qui se voit bousculée, mais aussi les pratiques, les représentations et les perceptions que toutes ces personnes peuvent en avoir.

C'est dans ce contexte que la Ville de Romans-sur-Isère s'est engagée dans le projet « Mémoire de quartier », dont ce livret constitue l'un des résultats. L'idée était de travailler avec la population sur les évolutions et les transformations en cours, mais aussi de mettre en valeur le passé de ces lieux qui, demain, ne seront plus les mêmes. En transformant les espaces et en bousculant les habitudes, le renouvellement urbain implique également la disparition de certains lieux – à commencer par les édifices démolis –, mais aussi celle de l'organisation sociale, commerciale et économique qui y prévalait. Il s'agissait ainsi de faire valoir le passé de ces espaces bousculés, d'en enrichir et d'en diversifier les traces, notamment celles relatives au vécu des habitants.

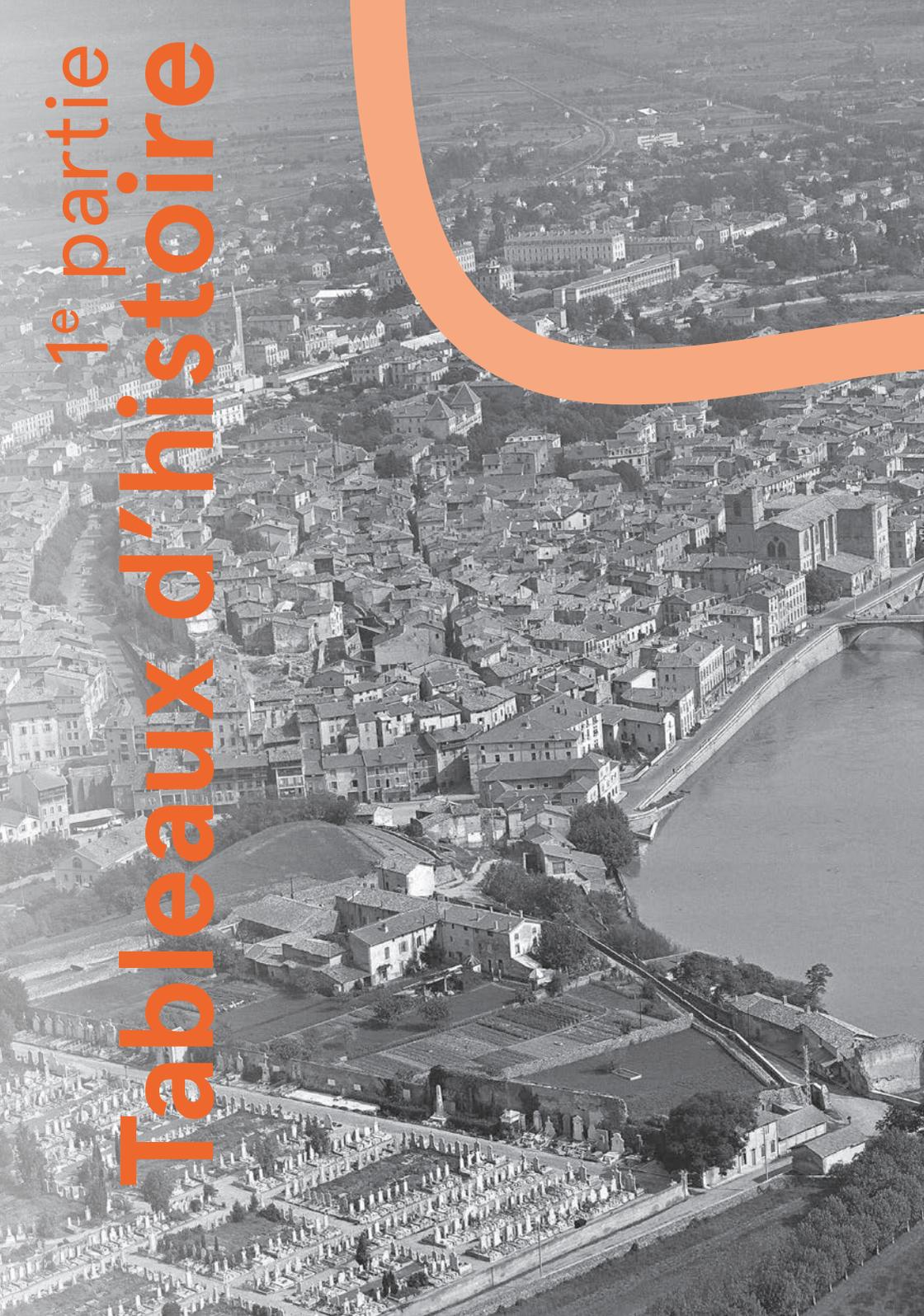


Représentation finale des pièces de théâtre,
le 6 décembre 2022.

Le projet « Mémoire de Quartier » s'est déployé en deux volets, qui se sont nourris réciproquement : un volet « **Ateliers et représentation théâtrale** » et un volet « **Histoire et recueil de témoignages** ». S'agissant du volet « Théâtre », la compagnie Zéotrope a réalisé une série d'ateliers adressés aux habitants, dans chacun des deux quartiers. Ces ateliers se sont déroulés durant les mois d'octobre et de novembre 2022, à la maison de quartier Saint-Nicolas pour le Centre historique et à la maison citoyenne Noël Guichard pour le Quartier Est. L'objectif de ces ateliers était de coconstruire avec les habitants, à partir du récit de leur vie dans ces quartiers et du recueil de témoignages réalisé par ailleurs, deux pièces de théâtre retraçant chacune l'histoire d'un quartier. Ces deux pièces de théâtre ont abouti à une représentation finale qui a eu lieu le 6 décembre 2022 au Théâtre de la Presle.

Le volet « Histoire et recueil de témoignages » avait deux missions principales. La première d'entre elles était de réaliser une enquête historique, afin de retracer l'histoire du développement de ces deux quartiers et pouvoir ainsi mettre en contexte la parole des habitants. La deuxième était de faire un travail de recueil de témoignages auprès de ces derniers. Ce recueil de témoignages a pris la forme d'entretiens collectifs et d'entretiens individuels. Une quarantaine de personnes ont ainsi pu livrer leurs souvenirs et raconter leur vie dans l'un, l'autre ou les deux quartiers, ce qu'elles y faisaient et ce qui les y a marquées, mais aussi les évolutions qu'elles ont pu percevoir et la façon dont elles les ont appréhendées. L'ensemble de ce travail avait deux objectifs principaux. Il s'agissait d'abord de rassembler le matériau nécessaire à l'écriture et à l'illustration de ce livret, afin d'offrir au plus grand nombre un récit sensible de la vie passée de ces quartiers. En donnant la parole aux habitants, il s'agissait également de créer des archives orales et de conserver ainsi des traces concernant certains aspects de cette vie d'hier auxquels il n'est pas toujours aisé d'avoir accès. Pour cela, les témoignages recueillis ont toujours été enregistrés. Résultat d'un travail d'enquête de plusieurs mois, ce livret a pour objet de faire entendre la voix des habitants. Il s'organise en deux temps principaux : les « Tableaux d'histoire », pour lesquels nous avons choisi de faire de brefs focus thématiques indépendants les uns des autres ; les « Parcours de vie » qui sont le témoignage brut de quelques-uns des habitants interrogés.

1^{re} partie Tableaux d'histoire



Vue aérienne de Romans, IGN, 1953



Romans-sur-Isère à travers les siècles

Considérer l'histoire de Romans-sur-Isère sur le temps long, c'est-à-dire depuis les premières constructions à partir desquelles s'est développée la ville au IX^e siècle et jusqu'à aujourd'hui, est essentiel pour comprendre ce qu'elle est devenue et mettre en perspective les difficultés qu'elle a pu traverser. Romans-sur-Isère est en effet une ville qui, tout au long de son histoire, s'est construite et développée autour d'activités d'ordre principalement commercial et, par ailleurs, d'activités artisanales, puis industrielles. À la fin du XX^e siècle, elle a connu une déprise commerciale au sein du Centre historique, sans même parler de la disparition de l'activité industrielle qui l'a longtemps fait vivre et caractérisée, à savoir celle du cuir et de la chaussure. Ces phénomènes de déprise commerciale et industrielle ne sont pas propres à Romans-sur-Isère, ils caractérisent même la grande majorité des villes moyennes françaises de la fin du XX^e siècle. Pourtant, ils se traduisent dans son cas par une rupture particulièrement significative et marquante quand on regarde l'histoire de la ville à travers le temps long.

Selon cette perspective, tout tend à opposer le Centre historique et le Quartier Est, dont les trajectoires autant que les formes diffèrent fondamentalement : le premier, ponctué par l'empreinte des constructions médiévales, à l'architecture presque immuable, étant enraciné dans une histoire ancienne ; le second, fruit de la modernité fulgurante des trente glorieuses, sujet d'un renouvellement permanent, étant le reflet d'événements historiques plus récents. Pourtant l'histoire, tout comme les caractéristiques sociologiques de ces deux quartiers sont intimement liées et concernent directement celles du logement social.

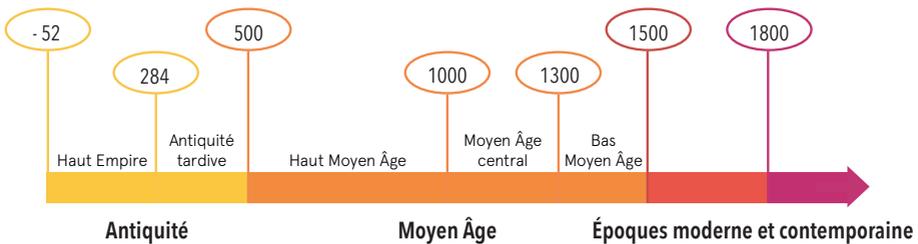
La naissance de la ville et son développement urbain

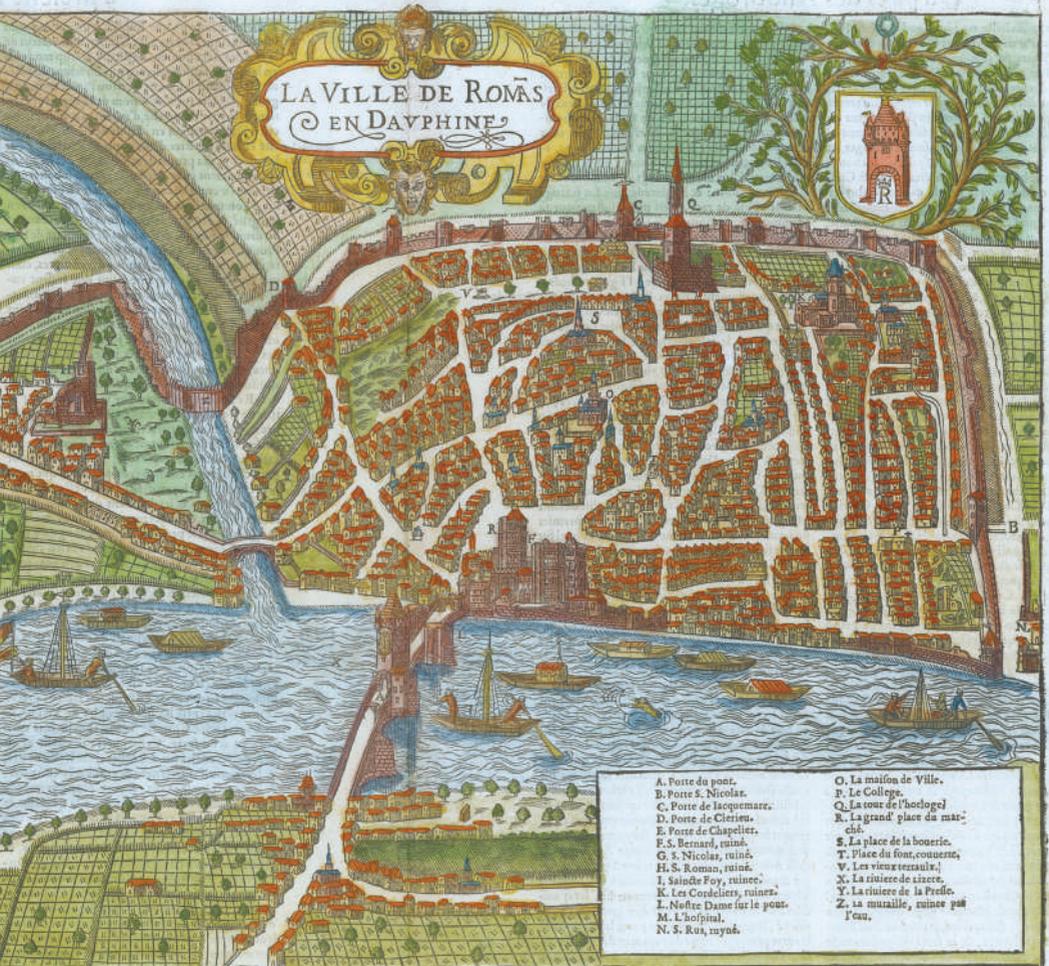
Le territoire de la commune de Romans-sur-Isère présente des traces d'occupation ancienne, bien antérieures au développement de l'agglomération médiévale qui est devenue la ville que nous connaissons aujourd'hui.

À l'ouest de la ville actuelle, on trouve des vestiges de l'âge du fer, de la période gallo-romaine et du haut Moyen Âge et, à l'Est, on peut noter la présence d'une villa gallo-romaine. On considère donc généralement que l'agglomération de Romans-sur-Isère, en elle-même, s'est principalement développée à la fin du haut Moyen Âge, c'est-à-dire à partir du IX^e siècle, autour d'un monastère « primitif » implanté là par Barnard, alors archevêque de Vienne, vers 837-838. Il s'agissait d'une abbaye bénédictine qui occupait peu ou prou l'emplacement de son héritière, l'actuelle collégiale Saint-Barnard, laquelle fut érigée en tant que telle à la toute fin du X^e siècle. Au XI^e siècle, deux siècles à peine après sa fondation, cette collégiale connaît déjà un rayonnement important, que l'on peut mesurer par le nombre de chanoines qu'elle accueille (18 chanoines), équivalent à celui de chapitres cathédraux notables, tels que ceux de Grenoble, de Genève ou encore de Valence. Le dynamisme de la collégiale et les activités de production et d'échange qu'elle implique conduisent rapidement à la formation d'un bourg qui semble dès cette époque connaître une certaine vitalité commerciale, ce qui n'aura de cesse d'encourager le développement urbain tout au long des siècles suivants.



Durant l'époque médiévale, la croissance de Romans-sur-Isère s'organise en trois temps principaux, qui conduisent l'agglomération à adopter, dès le XIV^e siècle, la forme qui sera la sienne jusqu'au XIX^e siècle.





Le vray portraict de la ville et de la cité de Romans, dessin de François de Belleforest, in *La cosmographie universelle*, 1575

4 B 11

Le XI^e siècle correspond à la première phase d'extension de l'agglomération. Cette première phase d'extension s'accompagne de la construction du Pont Vieux pendant la première moitié du XI^e siècle, qui ne fait qu'amplifier la dynamique déjà en place et vient entériner l'existence du bourg médiéval autour de la collégiale et l'asseoir dans le réseau des routes terrestres et fluviales. Ce bourg se compose alors essentiellement de maisons fortes et d'habitations plus modestes qui ont progressivement colonisé les pentes situées au nord de la collégiale et dont il demeure sans aucun doute quelques vestiges dans les fondations des constructions actuelles. Dès lors, impulsé par les activités et les besoins des chanoines, le commerce ne cesse de prendre de l'ampleur et le bourg de croître. En raison de sa situation, Romans-sur-Isère s'est donc développé dès ses débuts autour d'activités principalement commerciales et artisanales.

À la suite de cette première phase d'extension, la population du bourg continue d'augmenter. Le XII^e siècle marque le deuxième temps du développement de la ville avec la construction d'un premier rempart dont on devine encore l'empreinte dans l'organisation urbaine de la ville et dont il demeure un élément : la tour Jacquemart. Ce rempart partait de l'Isère, remontait vers le nord en suivant le tracé de la côte des Cordeliers, puis redescendait vers la rivière en passant au niveau de l'actuelle place Jacquemart et de celle des Terreaux. Le dynamisme et l'enrichissement de Romans-sur-Isère, l'augmentation du nombre d'habitants et la multiplication des activités artisanales poussent la population à s'installer hors des remparts tandis que les boutiques et les maisons en pierre, parfois cossues comme celle du mouton ou l'hôtel de Clérieu, se multiplient. C'est de cette manière que les faubourgs de la Pavigne, de la Presle et de Saint-Nicolas émergent progressivement au XIII^e siècle.

Un siècle plus tard, au XIV^e siècle, il convient alors d'intégrer tout ou partie de ces faubourgs à la ville. Une deuxième enceinte est construite, qui correspond à la troisième phase de développement significative de l'agglomération. Partant de l'Isère, ce rempart suit l'axe de la rue des Remparts et de la côte Garenne, la place Jean Jaurès puis la côte des Masses, avant de rejoindre l'Isère au sud. Il intègre ainsi en partie les faubourgs et, si la densité de population qu'il accueille varie selon les époques, au gré des épidémies, des guerres et de la prospérité, il faut noter que la ville de Romans-sur-Isère demeure dans ces murs jusqu'au XIX^e siècle. Il y a donc des époques pendant lesquelles certains quartiers pouvaient n'être constitués que de terres agricoles, de jardins ou d'espaces de production, investis plus tard par des habitations.

Au XIX^e siècle, sous l'effet de l'exode rural dû à la révolution industrielle, de l'arrivée du chemin de fer en 1864, mais aussi des impératifs de modernité et d'hygiène caractéristiques du XIX^e siècle, la ville s'étend hors des remparts, en direction du nord et de l'est principalement. La population la plus aisée quitte progressivement les quartiers du Centre historique considérés comme insalubres, pour s'installer dans des villas bourgeoises construites en périphérie. Les remparts sont par ailleurs progressivement démantelés. De même, de nombreuses tanneries et usines de chaussures quittent la vieille ville pour s'installer au nord, sur le plateau, près des maisons des patrons. La ville se voit ainsi profondément remodelée pendant ce siècle, sans même parler du développement des constructions et des aménagements publics ostentatoires typiques de la deuxième moitié du XIX^e siècle.

“ Je suis arrivé à Romans il y a 10 ans maintenant. Je viens de la Somme et, quand on arrive d'un endroit dévasté par la guerre, le fait de vivre dans une ville avec une architecture ancienne, du XIII^e, du XIV^e, du XV^e siècle, ça semble plutôt sympathique. ”

Rehan, 38 ans

Dynamisme économique : une ville commerciale, artisanale, puis industrielle

Après la fondation du monastère par Barnard, la ville de Romans se développe principalement autour des échanges commerciaux et des productions artisanales.

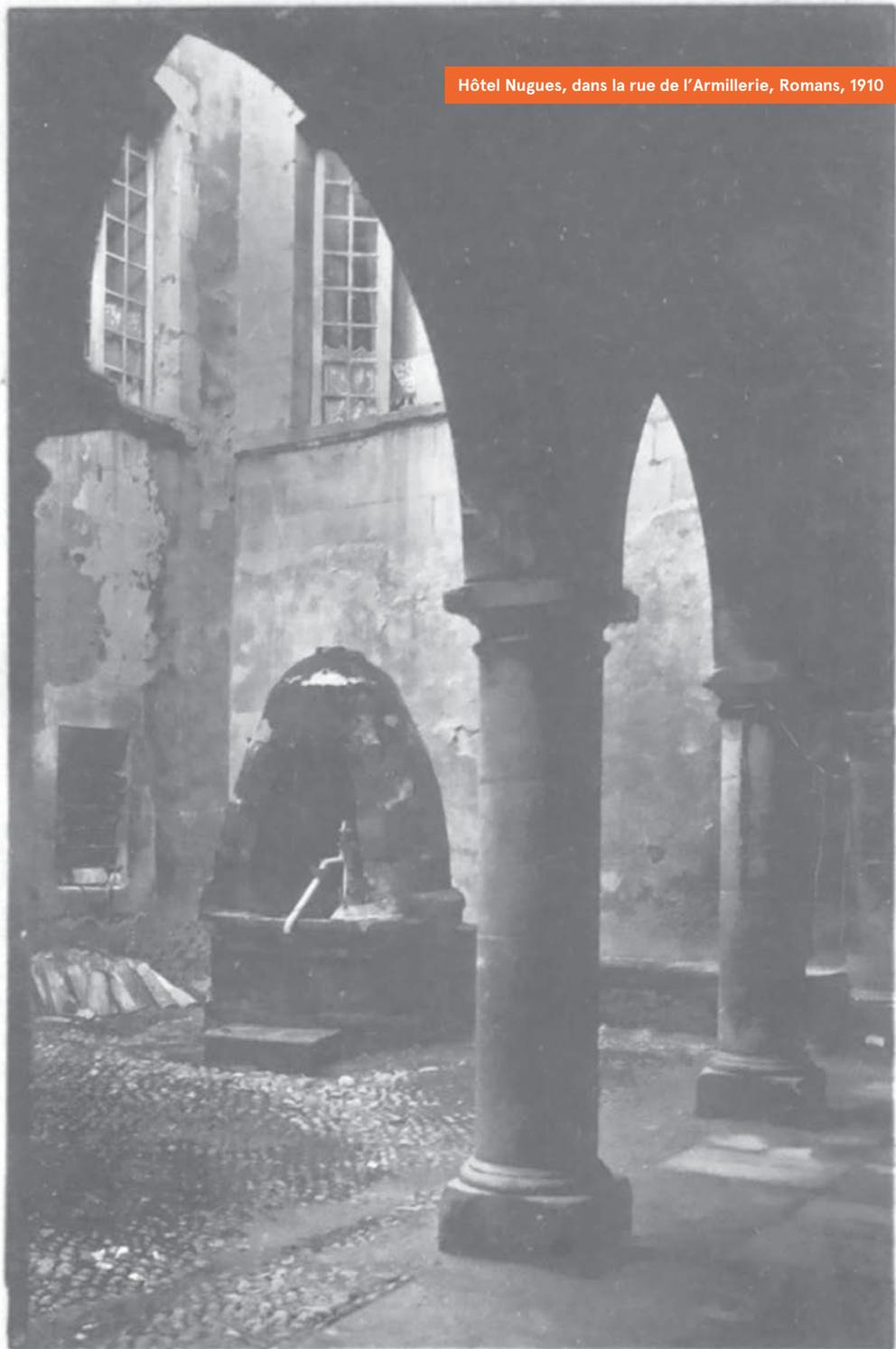
Ces activités viennent répondre à celles de la collégiale et aux besoins des chanoines, elles sont facilitées par la position géographique de Romans-sur-Isère, à la croisée des voies de communication terrestres et fluviales (Isère), mais aussi par l'abondance de l'eau (canal de la Martinette) qui favorise le travail du cuir. Aux XV^e-XVI^e siècles, après une période difficile rythmée par les guerres et les épidémies, l'économie repart. C'est le commerce du drap qui domine alors, puis leur production et la serriculture, mais la ville accueille aussi déjà des tanneries, notamment dans le quartier de la Presle. C'est à cette époque et durant les siècles qui suivent (XVII^e-XVIII^e siècles) que les constructions bourgeoises se multiplient, tels les hôtels particuliers Duport-Roux, De Loulle (XV^e siècle), Bruel-le Clarisse (XVI^e siècle) ou encore les hôtels Lally-de-Gillier et Servan-Nugues (XVIII^e siècle).

Durant la deuxième moitié du XIX^e siècle, la production de la chaussure – et à travers elle le travail du cuir et les autres productions annexes tels que les talons, les formes, le cirage, etc. – prend de l'ampleur et vient progressivement remplacer les industries textiles qui caractérisaient la production artisanale de la ville pendant les siècles précédents. En 1870, il y avait à Romans-sur-Isère sept usines de chaussure qui employaient près de 1000 personnes. En 1900, elles sont au nombre de 30 et, en 1948, la ville compte plus de 200 ateliers ou entreprises. Le XX^e siècle signe ainsi le triomphe des industries du cuir et de la chaussure à Romans-sur-Isère, mais aussi la disparition de ces dernières.

“ *Quand on est arrivés en 1981, la place M. Faure, c'était une place où il y avait absolument tous les commerces. Puis il y avait encore Jourdan, Kélian, Manoukian, c'était la découverte des belles chaussures, c'était un régal !* ”

Catherine, 66 ans

Dans les années 1960, le secteur demeure dynamique. Il emploie près de 7000 ouvriers, tandis que de nouvelles entreprises continuent à se créer, comme celle de Kélian par exemple. Toutefois, un phénomène de concentration des industries entre les mains de quelques sociétés financières commence par ailleurs à s'amorcer et, si la masse d'ouvriers se maintient de même que le niveau de la production, ils ne



Paul Boyer, photo. Romans — Tél. 4-62

sont plus répartis qu'entre 41 entreprises ; le quart des ouvriers du secteur travaille chez Charles Jourdan. Ce phénomène de concentration ne fait que s'amplifier dans les années 1970 et fragilise progressivement le secteur qui prend de plein fouet la crise des années 1970-1980, ne parvient pas à se diversifier et finit par sombrer. Au début des années 2000, il ne demeure que trois entreprises, à savoir Jourdan, Kélian et Clergerie, mais rapidement, Jourdan et Kélian s'éteignent à leur tour.

Après la Seconde Guerre mondiale, Romans apparaît comme l'un des principaux pôles de production de chaussure «de qualité» en France. Il ne fait aucun doute que cette quasi mono-industrie du cuir et de la chaussure a, dans un premier temps, fait la renommée de la ville, mais elle l'a aussi fortement fragilisée. Romans-sur-Isère est une ville où les activités de production artisanale et par conséquent commerciales, puis les activités industrielles ont été prédominantes depuis le début et jusqu'à une époque récente. Ce sont elles qui faisaient vivre l'essentiel de la population. Elles constituaient donc un élément caractéristique de son identité et, à ce titre, leur disparition quasi totale durant la seconde moitié du XX^e siècle marque une rupture significative dans l'histoire de la ville, sans même parler des effets concrets qu'elle a provoqués, tels que le chômage et la paupérisation d'une partie de la population ouvrière.

“ Dans les années 1960, parmi mes patients, à la Monnaie, il y avait à peu près une famille sur deux qui vivait de la chaussure. Soit de la fabrication, soit de l'emballage... enfin, bon, tout ce qui avait trait à la chaussure. Et la crise des années 1970 a été terrible. Je me souviens des mères de famille nombreuses qui se sont mises à chercher des ménages pour qu'il y ait un revenu de quelque chose dans la famille. Et la précarité a augmenté vraiment à partir de ce moment-là. ”

Madeleine, 90 ans



Évolution démographique et répartition de la population

Au XIV^e siècle, lorsque la deuxième muraille est construite, la population romanaise est estimée entre 6000 et 7000 habitants. Ce même siècle, la peste réduit considérablement cette population, comme dans l'ensemble de l'Europe, et il faut attendre le milieu du XVI^e siècle, pour que le nombre d'habitants de Romans-sur-Isère se retrouve à un niveau équivalent à celui d'avant la peste, en l'occurrence 7000 à 8000 habitants. À cette époque-là, Romans-sur-Isère est donc une ville dont l'importance est loin d'être négligeable, car, outre son dynamisme commercial et artisanal précédemment évoqué, sa population avoisine alors celle de Grenoble, de Vienne ou encore de Valence.

À cette époque, l'essentiel de la population habite à l'intérieur des remparts et les plus riches côtoient dans cet espace les plus modestes, même si une relative séparation semble s'effectuer entre les quartiers. C'est ainsi que la population la plus aisée, comme on peut encore aujourd'hui le constater grâce aux façades des demeures, se concentre plutôt dans les environs immédiats de l'actuelle place Maurice Faure, tandis que le quartier Saint-Nicolas ou encore la Pavigne abritent une population plus pauvre, composée d'artisans et de travailleurs journaliers.

“ Les gens qui avaient des commerces, quand ils sont morts, personne n’a repris. ”

Jean-Claude, 82 ans

Les guerres de religion (1562-1598) et le retour de la peste marquent une nouvelle chute de la démographie. À la fin de l'époque moderne, c'est-à-dire à la fin du XVIII^e siècle, la population de Romans-sur-Isère s'est à peine maintenue et ne s'élève qu'à 6000 habitants. Par opposition, durant le XIX^e siècle la ville voit sa population exploser : en 1852, Romans accueille plus de 10 000 personnes et, en 1914, près de 20 000, parmi lesquels il faut compter environ 6000 ouvriers. C'est à cette époque que s'effectue une ségrégation sociospatiale entre les quartiers.

La population la plus aisée quitte le Centre historique sombre, exigu et insalubre pour le haut de la ville, plus aéré.

De fait, le Centre historique tout comme le quartier de la Presle n'accueillent plus alors qu'une population modeste, essentiellement composée d'ouvriers.





Les lavandières rue Bistour, Romans, vers 1910



166. - ROMANS. - Rue Bistour + Lo Rion

Pap. Carle frère et sœurs, Romans - Cliché J. Carle

La Presle, la Pavigne et Saint-Nicolas

Les quartiers de la Presle, de la Pavigne et de Saint-Nicolas se sont développés à partir du XIII^e siècle et constituaient alors des faubourgs qui s'étendaient au-delà du mur d'enceinte de la ville, avant d'y être partiellement intégrés après la construction du deuxième rempart au XIV^e siècle.

Le quartier de la Presle, traversé par la Martinette et la Savasse, a constitué dès ses débuts un quartier qui rassemblait des activités artisanales. On y trouvait des moulins, mais surtout des tanneries, et cela durait encore au XX^e siècle. Le quartier se composait alors de petites masures insalubres, enchevêtrées les unes avec les autres, tout comme celui de la Pavigne. Dans les années 1950, pour des raisons de sécurité et d'hygiène, la municipalité décide de raser la quasi-totalité de ces deux quartiers pour y implanter de grands ensembles, offrant du confort et de la modernité. Il ne demeure aujourd'hui de ces quartiers que les maisons des tanneurs dans la partie sud de la Presle et quelques îlots autour de la place du Bout pour ce qui est de la Pavigne.

Le quartier Saint-Nicolas, quant à lui, n'a pas connu le même sort. Ce quartier s'est construit dans un temps relativement court, au début du XVI^e siècle, sous l'effet du retour de la prospérité et de la hausse de la démographie : il fallait construire pour loger les habitants. C'est la rapidité avec laquelle il s'est développé



qui explique son organisation urbaine régulière. Avant le XVI^e siècle, bien que le quartier fût intégré aux remparts, il était peu bâti et se constituait essentiellement de terres arables (jardins). C'était un quartier construit le long de la route de Grenoble, qui accueillait une population pauvre, plutôt agricole. À partir du XIX^e siècle, avec le développement de l'industrie de la chaussure, ce sont alors principalement des ouvriers qui habitaient le quartier Saint-Nicolas. Contrairement à la Pavigne et au quartier de la Presle, bien qu'il ait connu quelques destructions comme la caserne Servan par exemple,

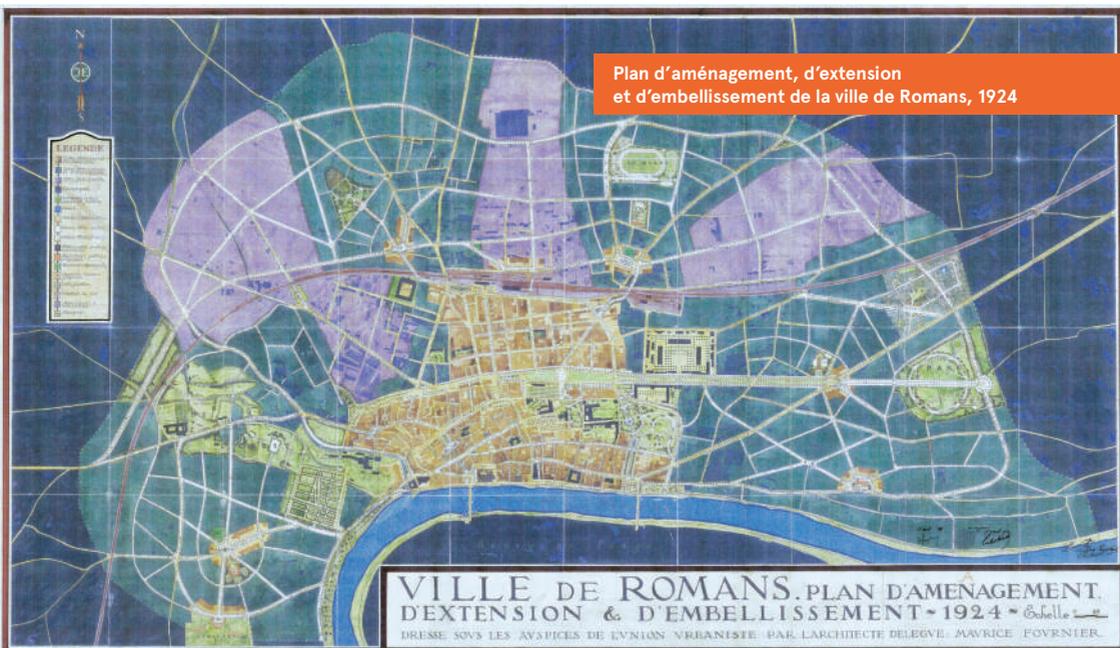
le quartier Saint-Nicolas n'a pas été l'objet de restructurations majeures durant la deuxième moitié du XX^e siècle.

Dès le XIX^e siècle, on considère que les conditions de logement dans ces quartiers du Centre historique sont souvent misérables : ce fut l'une des raisons de la destruction des quartiers de la Pavigne et de la Presle dans les années 1960, et le déplacement de leur population vers le nouveau quartier de la Monnaie.

Le développement de l'habitat social

Face à la pauvreté des habitants du Centre historique et à l'insalubrité de ces quartiers et des logements qui s'y trouvent, dès la fin du XIX^e siècle, des prêtres fervents du catholicisme social, des édiles radicaux-socialistes ou encore le patronat paternaliste et philanthrope se mobilisent pour améliorer les conditions de vie des ouvriers.

Après la Première Guerre mondiale, la crise du logement que l'on peut constater à Romans-sur-Isère, à travers l'exemple de ces quartiers insalubres du Centre historique, s'accroît partout en France. Dans ce contexte, le tanneur Ulysse Roux construit en 1919 une première cité ouvrière, à l'ouest de sa tannerie. Elle est suivie de près par la création de l'office public d'Habitations Bon Marché (HBM), résultat de l'action de Jules Nadi. Prenons brièvement le temps de présenter Jules Nadi, dont tous les Romains connaissent inévitablement le nom. Jules Nadi, de son vrai nom Jules Camille Victor Pomaret, est élu maire de Romans-sur-Isère en 1919. Fervent défenseur de la justice sociale, il met en place un socialisme municipal dans la ville, qui va conduire à la réalisation des premières actions d'ampleur menées par la Mairie en faveur de la population la plus pauvre, que ce soit en termes de logements, comme nous venons de l'évoquer, mais aussi de santé et d'hygiène.



Vue perspective de la cité jardin Jules Nadi, dessin de Maurice Fournier, dans le cadre du plan d'embellissement



C'est ainsi que sont par exemple ouverts des bains-douches et qu'est créée une consultation des nourrissons, qui fait chuter la mortalité infantile. Cette consultation devient la Goutte de lait en 1921.

“ Je me souviens, mes tantes habitaient dans un petit immeuble. C'était un petit logement composé de deux pièces et elles se chauffaient au charbon. Il y avait la cuisine qui faisait chambre et salle de bain, et une autre chambre. On est dans les années 1970. Elles se faisaient livrer leur charbon dans leur cave et on allait dans la cave avec le seau à charbon et puis on montait le seau à l'étage. ”

Laurent, 62 ans.



Le quartier de la Monnaie, 1942

La création de l'office public HBM a lieu en juillet 1921 et l'un des objectifs est de pouvoir loger les habitants du Centre historique de façon décente. Romans constitue alors la première ville du département de la Drôme à être dotée d'un tel office. Jules Nadi agit rapidement après son élection en tant que Maire. Il récupère entre autres la caserne de la Presle auprès des autorités militaires pour y aménager des logements et, par ailleurs, les terrains mobilisés par Ulysse Roux sont repris par l'Office public des HBM et loués aux ouvriers. En 1923, la ville compte ainsi 112 logements HBM. Jules Nadi poursuit sa lutte en faveur du logement social en dotant la ville d'un plan d'aménagement, d'embellissement et d'extension, comme l'impose la loi Cornudet du 31 mars 1919. Achevé en 1925, ce plan d'aménagement prévoit la construction de logements HBM supplémentaires, parmi lesquels une cité-jardin qui n'est autre que celle aujourd'hui connue sous le nom de cité Jules Nadi.

“ *Quand on est arrivés
d'Italie, on a d'abord été
logés rue de l'Armillerie,
puis la Ville nous a
proposé de venir habiter
à la Monnaie, avec un
appartement T4.* ”

Fransesco, 57 ans.

En 1956, la Ville poursuit son action et se dote d'un deuxième plan d'aménagement qui prévoit lui aussi la création de nouveaux logements HLM, dont l'extension du quartier de la Monnaie où ont été construites en 1954 des maisons en accession à la propriété. Après la Seconde Guerre mondiale, les difficultés de logement perdurent et s'accroissent encore. Parallèlement, ce plan d'aménagement prévoit également des projets de démolition dans le Centre historique, notamment celle du quartier de la Presle et de la Pavigne ainsi que leur reconstruction.

La cité Jules Nadi

La construction de la cité-jardin est à l'initiative du Maire de Romans-sur-Isère, Jules Nadi. L'objectif de ce dernier est de permettre à une partie des habitants du Centre historique d'accéder à des logements sains, modernes et dont le loyer est abordable pour des ouvriers.

Comme stipulé précédemment, en 1925, ce dernier confie la réalisation d'un plan d'aménagement, d'embellissement et d'extension de la ville à l'architecte Maurice Fournier, qui y prévoit une cité-jardin. Il est défini dans ce plan que la cité-jardin serait implantée en périphérie de la ville, dans un espace encore rural, mais qui n'est finalement guère éloigné du centre de Romans-sur-Isère et qui est relativement proche des tanneries et des usines de chaussures.

La cité est achevée en 1928. Le budget global de la construction de la cité Jules Nadi s'est élevé à 4 319 300 fr. Pour compresser ce coût, les maisons suivent toutes le même modèle (plan et matériaux). Il s'agit de maisons mitoyennes qui s'élèvent sur un ou deux niveaux et composent un quartier qui rassemble, en 1928, 112 logements qui s'organisent autour de quelques rues et places. Chaque habitation est par ailleurs dotée d'un espace de vie extérieur à l'avant de la maison, côté rue, et d'un espace plus vaste à l'arrière, prévu pour être dédié au jardin potager. Ces habitations présentent par ailleurs tout le confort moderne de l'époque, bien que leur surface puisse aujourd'hui nous paraître très modeste. Elles sont en effet équipées d'une cuisine avec l'eau courante et de toilettes à l'intérieur du logement.

Dans un premier temps, les habitants des logements insalubres du centre, auxquels étaient destinées les maisons de la cité, semblent avoir été réticents à quitter leur environnement quotidien pour un mode de vie qui leur était étranger. Mais, malgré cette difficulté, l'essentiel des logements est attribué et occupé dès la fin de l'année 1928 et, rapidement, le quartier s'organise. À titre d'exemple, dès 1928, un groupement de locataires est créé. La population qui s'installe dans les maisons de la cité Jules Nadi est peu ou prou la même que celle des quartiers populaires du Centre historique, dont elle est d'ailleurs issue, à savoir principalement des ouvriers qui travaillent dans le cuir ou dans la chaussure. Une première école, composée de deux classes seulement, y est créée en 1930.

“ Avant, comme la cité était plutôt communiste, le Parti communiste faisait une fête chaque année au mois de septembre. Mais maintenant, il n'y a plus de fête. ”

Marie-Hélène, 68 ans

La cité jardin Jules Nadi, 1970-1975



La cité Jules Nadi en construction, Romans, 1920



La Monnaie

Le quartier de la Monnaie a été pensé en plusieurs fois et construit en plusieurs tranches, dans un contexte de développement du logement social. Sa construction s'est faite en parallèle des aménagements similaires réalisés dans le Centre historique, quartier de la Presle ou de la Pavigne.

L'histoire du quartier de la Monnaie commence dès 1939, date à laquelle la ville achète les terrains pour y construire des logements sociaux. La Seconde Guerre mondiale et les difficultés qui s'en sont suivies ont largement retardé le projet. Il faut en effet attendre 1951 et la création de la société coopérative «le Foyer romans-péageois» pour que le projet soit amorcé. La réalisation du plan-masse du quartier est confiée à cette société coopérative. Il est décidé que la première tranche consiste en la construction de 92 maisons en accession à la propriété. Les travaux débutent en 1954 : 40 logements sont construits. Il s'agit des premiers logements de l'office HLM. Le nouveau plan général d'aménagement de 1956 prévoit l'extension du quartier de la Monnaie. Conformément à ce plan, l'ancienne Monnaie est construite entre 1957 et 1962. Elle se compose de 757 logements. Les premiers immeubles à être inaugurés sont les Ormes et les Charmilles et, parallèlement, les écoles du quartier commencent à ouvrir leurs portes. En 1957, une première école est aménagée en préfabriqué à côté de l'actuelle école Langevin. L'école Langevin est achevée en 1960, tout comme celle de Saint-Exupéry. La nouvelle Monnaie est aménagée un peu plus tardivement, entre 1966 et 1974. Le projet prévoit la construction de 1056 logements supplémentaires et s'accompagne du développement de nouveaux équipements, telle l'école Langevin par exemple, commencée en 1968. En 1971, la Monnaie accueille 7000 à 8000 habitants.

“ Dans les années 1980, quand j'habitais à Hostun et que je travaillais chez Rochegude, mes courses, je venais les faire à la Monnaie, ça m'évitait d'aller sur Romans. C'était vivant, il y avait beaucoup de magasins. Maintenant, il n'y a plus rien. ”

Claudine, 73 ans

**Immeuble des ifs, quartier de la Monnaie,
Romans.** Photo Joël Garnier





Le quartier de la Monnaie, 1987

“ À la Joujouthèque, avec la bibliothèque, on avait une camionnette. L’été, on prenait nos valises de jeux et de livres, et on allait aux pieds des immeubles. On klaxonnait et les enfants descendaient. ”

Marie-France, 73 ans.

À cette époque, le quartier connaît une offre importante de services et d’équipements de proximité, au niveau de la place Berlioz et le long du boulevard Dunant. Pour ne citer que quelques exemples, une étude pour l’implantation d’un centre commercial dans le quartier est lancée en 1961 et le centre Social de La Monnaie est inauguré en 1962. Ces structures se multiplient pendant les années 1970, avec notamment la MJC le « Mille Club » achevée en 1978 ou encore la bibliothèque (1979).

En 1983, la Monnaie est retenue pour bénéficier du programme local de développement social (six grands ensembles sont retenus à l’échelle nationale), dont l’objectif est la poursuite de la rénovation urbaine d’ores et déjà amorcée, la création de nouveaux équipements, le renforcement de l’accompagnement social et de l’accès à l’emploi. Plusieurs initiatives voient le jour, parmi lesquelles les appartements de voisinage ou la ludothèque qui ouvre ses portes en 1983. Parallèlement, depuis la fin des années 1970, c’est-à-dire à peine plus de 20 ans après la construction des premiers immeubles, des projets de rénovation urbaine sont lancés. Les objectifs principaux sont déjà – et comme aujourd’hui encore – le désenclavement du quartier, à travers son lien avec le centre et son ouverture vers l’extérieur, l’amélioration de l’habitat ou encore les questions de sécurité. Les premières opérations de renouvellement urbain voient le jour au début des années 2000, avec la destruction des Genêts en mars 2002, celle des Lilas en juin 2003 ainsi que celle des Hêtres et des Acacias en 2004.

“ À un moment, j’ai eu l’impression qu’on habitait à Gaza en fait, que c’était plus un quartier, avec tout ce qui a été démoli, tout ce qui a été abandonné, les démolitions qui ont été abandonnées... ”

Mebarka, 41 ans.

D'où tu viens ?

“ Je suis arrivé en France j'avais 5 ans, on est venus habiter très rapidement au quartier. On arrivait de Palerme, en Italie. À cette époque, dans les années 1970, tout le monde voulait venir habiter au quartier de la Monnaie! ”

Francesco, 57 ans



Le quartier de la Monnaie, 1980-1992

“ Je suis arrivée à Romans en 1981. On arrivait de région parisienne. ”

Catherine, 66 ans



La Savasse au quartier de la Presle, Romans, 1941

“ Je suis arrivé en 1976, j'avais 2 ans. Je suis directement arrivé à la Monnaie, de Meknès, du Maroc. Mon père était en France depuis 1968. ”

Abdellah, 47 ans

“ Mon père était d’origine algérienne.

C’est un de ses anciens employeurs qui lui a proposé de venir sur Romans pour construire la Monnaie. Il en a parlé à deux amis et ils sont venus à trois familles, avec les épouses et leurs enfants. ”

Ranya, 56 ans



Le quartier de la Monnaie, 1987

“ Quartier Saint-Nicolas, il y avait beaucoup d’Arméniens, d’Espagnols et d’Italiens. ”

Roger, 85 ans

“ Je suis d’origine espagnole, gitane. Je suis née française. On est arrivés à Romans en 1973, de Marseille, rapatriés d’Algérie en 1962. ”

Joséphine, 78 ans

Le Centre historique



La vieille ville, Romans, 1890



Le ruisseau de la Martinette, rue Rochefort, Romans, 1890



La rue Mathieu de la Drôme, Romans, 1900



L'école primaire supérieure de jeunes filles, Romans, vers 1910



La fontaine de la place de la République, Romans, 1905



La salle de stérilisation de l'œuvre de la Goutte de Lait, Romans, 1914-1916

Oeuvre de la Goutte de Lait - ROMANS sur-SEINE
Salle de Stérilisation Photo. Paul-Lévy



Les halles Jules Nadi, Romans, 1925
Photo Paul Boyer



La côte des Cordeliers à la libération de Romans, août 1944



Le marché dans la ville historique, Romans, 1981



Le marché de Romans en centre-ville, 1984



Réhabilitation du centre ancien, rue Pêcherie, Romans, 1981-2000



Le marché de Romans, place Maurice Faure, 1988

La vitalité du Centre historique

“ Dans les années 1980, il y avait encore plein de commerces. Enfin, on prenait pas la voiture. On faisait tout à pied. ”

Dominique, 62 ans

“ il y a une chose qui m’a beaucoup marqué quand je suis arrivé à Romans dans les années 1990. À Fanal, il y avait le marché. Et je garde un souvenir de ce marché qui était vivant comme tout ! C’est quelque chose qui m’a beaucoup marqué à l’époque. ”

Francis, 73 ans

“ À l’époque, dans les années 1990, la place du Chapitre, elle était fermée. Il n’y avait pas de circulation. Du coup, on était toujours sur la place. On jouait sur la place, on se rejoignait sur la place avec nos amis. ”

Nora, 39 ans



Au dessus de la place de la Presle, la Pavigne avant démolition, 1970



Les rues Pavigne et Clérieux à Romans, 1905

“ Dans les années 1980-1990, les gamins qui allaient à l'école, c'était une espèce de petite rivière qui grandissait au fur et à mesure ! ”

Catherine, 66 ans

“ 1950 : il faut imaginer la ville de Romans comme une ville sans voiture. La ville, c'était des gens en vélo qui sortaient des usines. La vie était rythmée par les usines et il y avait beaucoup de bistros. Il y avait des bistros partout. ”

Christian, septuagénaire



La rue Saint-Nicolas, Romans, 1985

Le Quartier Est

L'école Paul Langevin, au quartier de la Monnaie, Romans, 1983



Les tours des Glaieus et Mauriac, quartier de la Monnaie, Romans



Le marché du quartier de la Monnaie, Romans, 1988



Le quartier de la Monnaie, 1970

Entrée de la Joujouthèque, 1997



Le centre commercial au quartier de la Monnaie, Romans, 1980



Le boulevard Henri Dunant au quartier de la Monnaie, 1987



Le quartier de la Monnaie, 1980-1992



Le terrain d'aventure, rue Alfred de Musset au quartier de la Monnaie, Romans, 1985



Le quartier de la Monnaie, la MJC, 1980-1992

Démolition de l'immeuble des Pins, au quartier de la Monnaie, Romans, 1986. Photo Philippe Petiot



Le terrain d'aventure, au quartier de la Monnaie, Romans, 1980-1992

La première fois dans le Quartier Est

“ Moi,
quand j'étais
jeune, la
Monnaie,
c'était des
champs! ”

Marie-Hélène,
67 ans



Action « Croisée des chemins » au quartier de la Monnaie
à Romans : rencontre aux pieds des immeubles.
Ici les Genêts, 2001

“ Je suis née sur le quartier de la Monnaie. Mes grands-parents
ont fait construire une maison rue Stendhal, en 1947 :
ils ont vu construire les immeubles! ”

Carole, 47 ans

“ Ce dont je me
souviens quand on est
arrivés aux Glaïeuls
[dans les années
1970], c'est qu'il y
avait une population
très diversifiée dans
l'immeuble. ”

Henri, 78 ans



Le quartier de la Monnaie, 1980-1992

“ Quand je suis arrivée en 1979, je me disais :
"mais ici c'est formidable !" Il y avait le marché, il y
avait la poste, les allocations familiales... il y avait tout
ce qu'il fallait ! Il y avait tout pour que ça marche.
C'était un quartier dynamique ! ”

Chantal, 77 ans



Vue aérienne sur les premiers immeubles de la Monnaie,
Romans, 1960

“ Je suis
arrivée à la
Monnaie en
1964, et c'était
merveilleux
d'avoir une
baignoire et
du chauffage
central ! ”

Mado, 82 ans

“ Quand je suis arrivée pour travailler sur le quartier en 1998,
j'ai adoré, parce que je découvrais différentes cultures.
J'ai adoré cette confrontation, cette richesse. Il y avait
beaucoup de mixité culturelle et sociale, et une ouverture
d'esprit des familles. Tout ce qu'on pouvait avoir comme image
et comme a priori, et ben, ça s'est cassé. ”

Anne-Sophie, 52 ans

2^e partie Parcours de vie



Le marché sur la place Hector Berlioz au quartier
de la Monnaie, Romans, 1983



Souvenirs d'habitants

Zahir, 64 ans – Nouria, 60 ans

Zahir et Nouria sont frère et sœur, ils sont arrivés enfants dans le quartier Saint-Nicolas, en 1968.

Zahir

Je suis arrivé à Romans pour la rentrée des classes de septembre 1968. J'avais 10 ans quand je suis arrivé. Avant, j'étais dans le midi, dans le Var. C'est mon père qui a voulu déménager, c'est dommage parce qu'on était au bord de la mer ! Il travaillait dans les cimenteries Lafarge et comme le boulot se faisait rare, qu'il avait de la famille ici, ben, du coup, on est arrivés là. Pour être près de la famille et pour trouver du travail. Au début, il travaillait en maçonnerie, puis après il est entré à la Ville de Romans, il y est resté 15 ou 20 ans. Mais je serais bien resté dans le midi, moi !

On est directement arrivés dans le quartier. J'ai d'abord habité rue Garette pendant 2 ou 3 ans, puis j'ai atterri rue Bistour.

Je suis arrivé à l'école Tortorel, c'était l'école de garçons.

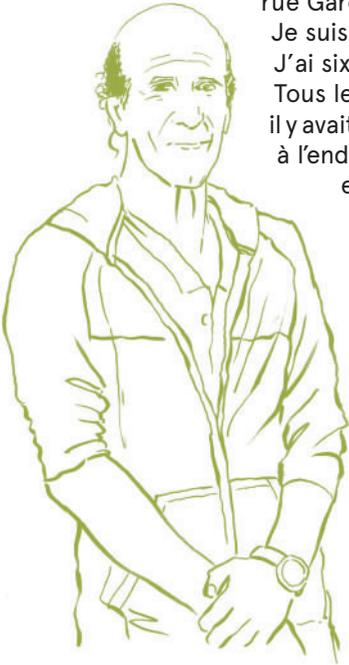
J'ai six sœurs et deux frères. C'est moi l'aîné, heureusement !

Tous les autres, ils sont allés à Saint-Just. Quand on est arrivés il y avait de l'ambiance dans le quartier, on s'est tout de suite adaptés à l'endroit ! On avait des voisins..., on pouvait pas s'embrouiller avec eux, on était tout le temps ensemble. C'est ça qui est bien ! Les maisons étaient proches. On se parlait de fenêtre à fenêtre.

Nouria

Je suis née en 1963, je suis arrivée dans le quartier en 1968. On habitait sur la Côte d'Azur. Mon père était venu d'Algérie tout seul, puis il a fait venir ma mère, avec nous. Moi, je suis née en Algérie, je suis arrivée en France, j'avais 22 mois. Rue Bistour, on avait deux maisons, le numéro 23 et le numéro 25. Le 23, c'était un ancien hôtel. On y est restés jusqu'en 1997.

On chauffait avec le bois et le charbon. On faisait chauffer l'eau, on la mettait dans une bassine, puis on se lavait. On allait laver le linge au lavoir avec ma mère et on le faisait sécher sur le trottoir, devant l'école. C'était convivial !



Zahir Quand on sortait de l'école, on restait jouer devant l'école. Le lavoir était ouvert, on jouait avec l'eau. On se baignait dedans. On rentrait après vers 20 h ou 21 h. Il y avait aussi des terrains de jeux côte Garenne [ndlr : comprendre jardin Nicole Algan]. On y allait. Le lavoir, on s'amusait bien ! On était toujours fourrés au lavoir et dans le parc en face du musée. On était nombreux ! Il y avait de l'ambiance ! L'été, on était tout le temps dans les jardins de la côte Garenne.

“ C'était bien, c'était convivial ! ”

Nouria On est la première famille nombreuse à être arrivée rue Bistour. Après, il y a deux ou trois autres familles qui sont arrivées : une famille espagnole et une famille italienne... On a lié connaissance et c'était convivial, on allait les uns chez les autres. On s'est beaucoup fréquentés. On allait à l'école ensemble, on jouait place du Chapitre ensemble, à l'époque de la gendarmerie. On allait au parc, [ndlr : comprendre jardin Nicole Algan]. Il y avait des jeux : bac à sable, balançoires, etc. On y allait seuls. J'ai beaucoup gardé les plus jeunes, je suis l'aînée des filles, je suis la troisième enfant. C'était bien, c'était convivial... ! Après l'école, on rentrait, on goûtait, puis on allait jouer dehors. On pouvait aussi rester rue Bistour, sur le trottoir, avec les voisins.



Zahir On se connaissait tous. On faisait les courses des personnes âgées, des voisins qui ne pouvaient pas se déplacer.

Zahir

Quand on est arrivés, il y avait des commerces rue Saint-Nicolas. Il y avait deux Casinos, il y avait trois boulangeries, il y avait le boucher, il y avait le coiffeur. On avait un magasin de cycles. C'était rempli ! Au moins on vivait, il y avait des magasins, il y avait de l'ambiance ! Ça a commencé à fermer dans les années 1980. Les commerces ont fermé les uns après les autres, quand les gens arrêtaient, c'était pas renouvelé derrière.

Nouria

Pour les courses, on allait au Prisunic. Après, l'Intermarché s'est installé. Dans la rue Saint-Nicolas, on avait un Casino qui faisait l'angle avec la rue Bistour. On avait aussi des magasins de vêtements, le café PMU, le café du Pêcheur, des boulangeries, mais aussi la pâtisserie Martin, la boucherie, etc. Puis chaque dimanche, on allait aux halles. Je me souviens, on y allait pour les sardines, mes parents achetaient aussi des produits frais, du lait, etc. Les halles étaient au niveau du parking du Fanal. Il y avait tout, c'était vivant. Et après, il y avait le marché place Maurice Faure.

Zahir

Il y avait aussi les braderies de la rue Saint-Nicolas, une fois par an. Ça durait deux jours, au mois de juin, ça faisait de l'ambiance !

Nouria

Maintenant, le lavoir a été fermé, ils parlent peut-être de destruction... la gendarmerie aussi qui a disparu... Ça fait de la peine. On a grandi avec ça. Ils n'auraient pas dû détruire la gendarmerie. Même le lavoir, il est muré... La rénovation, ça fait du bien, mais nous on a des souvenirs... ! Sans détruire, on peut peut-être refaire, retaper...

Paquita, 65 ans - Dominique, 62 ans

Paquita est née en Espagne. Elle est arrivée à Romans quand elle était petite fille, en 1963. Elle y vit encore aujourd'hui. Dominique, quant à elle, est née en 1961 à Romans, où elle a passé une grande partie de sa vie.



Paquita

Je suis arrivée en France parce que mon père n'a pas vu son père pendant 30 ans... ! Mon grand-père avait été obligé de fuir sous Franco, parce qu'il était très engagé au niveau politique, au sein du Parti communiste. C'était en 1936 ou 1937, je ne sais pas exactement. Mon grand-père est d'abord arrivé au camp d'Argelès-sur-Mer, il a ensuite remonté toute la vallée du Rhône et il est arrivé jusqu'à Romans, où il y avait une cellule du Parti communiste assez importante. C'est comme ça qu'il a pu être accueilli, hébergé, trouver du boulot, etc. Quand mon grand-père a fui, le lendemain ma grand-mère a été arrêtée, et mon père et ses deux sœurs ont été placés dans des familles de franquistes. Nous sommes donc venus en France pour visiter mon grand-père, pour quinze jours de vacances en novembre 1963, sauf que nous ne sommes jamais repartis, nous sommes restés là. Une fois arrivé à Romans, mon père a dit : « *je ne sais pas combien de temps mon papa va rester en vie, donc on reste là* ». J'avais 6 ans.

Dominique

J'habite et je travaille dans une maison, à Romans.

C'est une maison quartier Saint-Nicolas, qui est dans la famille depuis 1880 et des brouettes. C'était la maison de ma grand-mère. Elle était de Saint-Jean-en-Royans, mais d'origine italienne. C'était une famille de maçons et, quand ils sont arrivés d'Italie, ils ont investi et ils ont acheté cette maison. Mes grands-parents étaient installés sur Saint-Jean-en-Royans. En 1954, mon grand-père est décédé et ma grand-mère est venue habiter dans cette maison, avec ma mère. Moi, je suis née à Romans, mais j'ai habité pendant 4 ans à Saint-Marcellin. J'en suis partie quand j'avais 4 ans.

On habitait le quartier Saint-Nicolas et on y est restés jusqu'en 1972 ou 1973. On l'a quitté pour le quartier de la Pavigne. Il y avait le lavoir, à côté de l'école. Nous allions tous laver notre linge au lavoir, puisqu'il n'y avait pas de machine à laver. Il n'y avait pas non plus de salle de bain. On portait les bassines avec les mamans et c'était assez joyeux. C'était un lieu d'échange et de rassemblement entre femmes et enfants, quand on n'était pas à l'école. C'était un lieu de sociabilité, on connaissait toutes les familles. Les enfants

Paquita

jouaient, on allait chez les uns et les autres. C'était un quartier vivant. On pouvait sortir facilement, il n'y avait pas de problème. Je me souviens, depuis la fenêtre de ma chambre, je communiquais avec mes copines qui habitaient, en face, dans la caserne qui avait été réaménagée en appartements pour accueillir des familles nombreuses.

Dominique

Quand j'y suis revenue adulte, dans les années 1980, c'était hyper vivant et très, très sympa ! Je me rappelle d'un quartier très rigolo à cette époque-là, très méditerranéen, avec les gens qui s'interpellaient... Il y avait encore pleins de commerces, boulangerie, charcuteries, boucheries... ça, les commerces, ça a bien changé ! Enfin, on prenait pas la voiture, quoi. On faisait tout à pied !

Je suis toujours restée à Romans, parce

que c'est une ville que j'aime bien,

que je trouve agréable, très belle. J'ai eu l'occasion de

voyager et, à chaque fois que je revenais, je me disais : « *mais en fait, c'est super beau, parce qu'il y a le Vercors, il y a l'Isère !* ». Après, dans les années 1980, ça a été

des années assez incroyables ! Il y avait les radios libres, « Radio R », ils émettaient depuis une tour de la Monnaie.

C'était une époque assez florissante de la ville de Romans, donc ça suivait d'un point de vue culturel. Il y avait toujours

quelque chose à faire ! Il y avait les « Printemps du théâtre »,

il y avait « Ciné Jean Vilar », il y avait « Jazz à la villa », il y avait plein, plein de

choses. Il y avait finalement une vie assez riche, il se passait quelque chose et ça fonctionnait très, très bien ! Puis l'ambiance est retombée dans les années 1990,

avec le déclin de la chaussure notamment. Beaucoup de familles, de couples, travaillaient dans la chaussure. Donc quand les usines ont fermé ça a été dur.

Aujourd'hui, j'espère que ça va reprendre, mais je ne retrouve pas la dynamique et la joie qu'il y avait avant... !

Paquita



Au début, enfant, je trouvais que les gens ici parlaient plus calmement.

Je trouvais que c'était très bizarre. Les gens me parlaient et je ne comprenais

rien. Mais, je garde un très très bon souvenir de ma première institutrice à l'école Saint-Just, qui était d'une grande douceur et d'une patience incroyable, face à

moi qui ne parlais pas un mot de français. Les camarades de classe, c'était très

mélangé aussi. Il y avait des Italiens, des Portugais, des enfants de familles gitanes, des Tunisiens, des Marocains, des Algériens, c'était très très mélangé. Cette école pour moi, ça a été un deuxième apprentissage. J'étais déjà à l'école à Madrid,

mais là, il a fallu que j'apprenne une nouvelle langue, de nouvelles habitudes, de nouveaux horaires, etc. Il y avait plein de changements, mais j'ai pas le souvenir que ce soit un traumatisme. Parce que je voyais beaucoup d'attention, beaucoup d'écoute, je ne me suis pas sentie brutalement projetée quelque part, mais plutôt chaleureusement accueillie, à l'école notamment.

“ Je me souviens de l'école Saint-Just... ”

Dominique Quand j'étais petite, ma mère qui était prof me posait chez ma grand-mère le matin, avant d'aller au boulot, et ma grand-mère m'amenait à l'école à Saint-Just. Donc j'ai fait le début de ma maternelle à Saint-Just. C'était au même endroit qu'aujourd'hui, sauf que c'était pas les mêmes bâtiments. La maternelle était vraiment fermée par rapport à la primaire, il n'y avait pas de correspondance. Je suis partie à Saint-Marcellin quand j'avais 4 ans, mais je me rappelle la cour, où on jouait dans les pneus. Parce que c'était des pneus qui étaient posés par terre pour qu'on joue dedans, avec du sable. Je me rappelle les goûters, il y avait des verres de lait à boire.

Quatre ans après, on est revenu à Romans, je suis arrivée en CE2. C'était en 1969. Là, j'ai plein de souvenirs ! Ça n'a pas bougé depuis. La cour était la même, il y a juste un préau qu'ils ont cassé. À l'époque, il n'y avait que des filles et, les garçons, ils étaient à Tortorel. Donc ça, c'était le super truc quand j'étais petite, car je me mettais chez ma grand-mère qui donnait côté Tortorel, puis avec les copines, on regardait les garçons qui allaient à l'école.

Je me souviens aussi qu'une institutrice habitait dans l'école. Je le revois, c'était des super moments. C'est sous les arcades au fond, il y avait une porte, il y avait une volée d'escaliers et, en haut, il y avait son appartement. Et je sais pas pourquoi, on y allait de temps en temps. On y allait par petite bande de copines, deux ou trois élèves. C'était des bons moments. Aussi, quand on avait des bonnes notes, on avait des choses à faire dans la classe et donc on devait mettre l'encre dans les encriers, et c'était... un super truc ! On était super fières ! On avait encore des plumes, il y avait des petits encriers en faïence blanche dans les bureaux. Il fallait les enlever le soir, les rincer et mettre l'encre fraîche le matin. C'était une véritable promotion ! Il y avait aussi la musique : il y avait un jour bien précis où l'instit' sortait la radio, elle la branchait, elle mettait l'antenne et elle mettait France Musique et il y avait une émission musicale, pour les enfants. Personne ne moufetaït et on écoutait religieusement les extraits, pendant une heure. La gym, on la faisait pas dans l'école. On traversait la rue Saint-Just et, à côté de la Goutte de Lait, il y avait les salles de gym, tout en bois, super belles, avec des espaliers qui tapissaient tous les murs, avec un cheval d'arçon... enfin, une vraie salle de gym, quoi ! Ça sentait bon, on aimait bien y aller !

Roger et Jean, 85 ans René, 83 ans – Jean-Claude, 82 ans

Roger, Jean, René et Jean-Claude font tous les quatre partie de la Commune Libre de Saint-Nicolas. Ils sont nés dans le quartier Saint-Nicolas ou y sont arrivés enfants. Ils se connaissent ainsi depuis leur plus jeune âge.



Roger a 85 ans. Il est né en Haute-Savoie. Son père travaillait dans une société qui faisait les routes. Ils avaient une roulotte, qui tirait un rouleau, et ils faisaient tous les chantiers, comme ça. Il est arrivé à Romans en 1942. Il habitait chez son grand-père, rue Royans, puis il a déménagé rue Bistour. Son grand-père était de Saint-Nicolas. Son père est né rue Bistour.

Jean est né à Romans en 1937, il a d'abord habité quai Chopin, puis il a déménagé rue Remparts Saint-Nicolas, où il est toujours resté.

René, quant à lui, est né place Maurice Faure. Il a déménagé rue Saint-Antoine en 1939 et il est parti en 1944 à Bourg-de-Péage. Il est revenu dans le quartier Saint-Nicolas, rue de Royans, en 1950.

Jean-Claude est né en 1940, rue Bistour, et il a vécu à Saint-Nicolas jusqu'en 1951. Sa grand-mère tenait une épicerie dans cette même rue.

Jean-Claude On est tous allés à l'école Saint-Just en maternelle, puis après, on est tous allés à l'école Tortorel, à « Torto »!

Jean - l'école Saint-Just était mixte en maternelle !

Roger - et tu te souviens... quand on allait embêter les filles ?

Tous Quand on était petits, le quartier était très animé. Il y avait du monde. Rien que dans la rue Bistour, il y avait plusieurs épiceries, un tripier, une maroquinerie et un Casino, à l'angle. Rue Royans, il y avait le coquetier, il y avait Bibiloni, une boulangerie, une épicerie, un charcutier. Donc, dans l'ensemble du quartier, il y avait plein de commerces, au moins 50 boutiques dans le quartier Saint-Nicolas.

René - puis quand les usines comme Jourdan sortaient, c'était 1000 personnes qui passaient dans la rue midi et soir. C'étaient les ouvriers de la chaussure et les tanneurs qui rentraient chez eux. Boulevard A. Figuet, il y avait aussi l'usine à gaz.

Jean-Claude - oui, et c'est pour ça que le boulevard Figuet, pour nous, c'est pas le boulevard Figuet, c'est la côte du gaz. Et quand on était gamins, quand on attrapait la coqueluche, nos parents nous amenaient là-bas pour respirer le gaz. Il paraît que ça faisait du bien et qu'on avait plus la coqueluche.

Tous - il y avait aussi un fabricant de pastis et un torrificateur, il faisait le café Royal Georges.

Roger - ça sentait vachement le café, c'était bon, c'était bon !

Tous - il y avait aussi un sabotier.

Jean-Claude Dans le domaine de la chaussure, il y avait beaucoup de femmes qui faisaient du travail à domicile.

Jean - ma mère faisait le piquage à domicile.

Roger - moi, ma mère, elle tressait le raphia, pour faire les semelles.

“ *Quand on était petits, le quartier était très animé.* ”

Roger Quand on partait à l'école, on partait à deux, on arrivait à 20 ! On ramassait tout le monde.

Jean-Claude Quand on était gamins aussi, on faisait des charriots.

Les autres - oui, les barriots.

Roger - on allait chercher les roulements à billes !

Jean-Claude - c'est une planche, sur laquelle on mettait un axe et une vis donc ça pouvait tourner et on mettait une ficelle devant et on allait chercher des roulements à billes dans un garage, chez Falavel. Et on descendait la place Saint-Nicolas.

Jean-Claude On jouait aussi au biscuit.

Jean - on jouait aussi aux osselets quand on était jeunes. On récupérait les osselets de cabri et on les faisait sécher et après on jouait à l'école comme ça.

René - sinon, il y avait les boîtes de coco. C'était des petites boîtes en fer où il y avait du coco, on les remplissait de terre, on les refermait et ça nous servait d'osselets.

Jean - on jouait aussi aux billes et je me souviens, ma mère me faisait des chaussettes pour porter mes billes. Il y avait aussi des jeux de boules côte Garennes, qui appartenaient à deux cafetiers, on allait jouer au foot, donc on jouait sur du gravier et, je me souviens, on abîmait beaucoup nos chaussures et moi, je me faisais ramasser par mon père parce que mes chaussures faisaient pas long feu.

Jean-Claude Puis il y avait un plat, que vous ne connaissez pas, c'est la sanguette !

Roger - oui, on avait un coquetier !

Jean-Claude - c'était un monsieur qui tuait les chevreaux et quand il le faisait, il saignait et il récupérait le sang.

René - et nous on habitait en face de chez lui, à côté de Chez Bibiloni quoi, et quand c'était l'époque de la sanguette, ça durait à peu près un mois ou un mois et demi, il faisait les sanguettes et il en donnait à tout le quartier.

Jean-Claude - alors la sanguette, c'est une préparation avec des herbes, du persil, des oignons, tout ça. C'était battu et puis ça faisait une omelette.

René - une omelette de sang, comme du boudin avec des herbes.

Jean-Claude On avait de la chance, on avait quatre journaux : le Dauphiné Libéré, les Allobroges, le Progrès et le Réveil. Et on regardait tous les résultats sportifs qui étaient affichés à la craie. Le dimanche, on allait voir, parce que c'était le rugby. Et le rugby, c'est quelque chose à Romans. Ça faisait la queue devant le tableau noir.

Jean - et il y avait les photos du match. On jouait l'après-midi vers 15 h et vers 17/18 h, ils avaient développé les photos du match du jour.

René - c'était pour le rugby, pour le tour de France.

Tous Il y avait les braderies aussi. C'était les commerçants de la rue Saint-Nicolas qui bradaient ce qu'ils avaient à brader. Elle durait quand même trois jours. C'était des stands tout le long de la rue, les commerçants qui sortaient dehors. Ça créait une animation terrible, ça attirait du monde : tout Romans venait.

René Il y avait une vie de rue, une vie de quartier. Il y avait rien d'autre ! Le soir, l'été, tout le monde prenait le frais dehors et tout le monde discutait, et ainsi de suite !



Marie-Hélène, 68 ans

Marie-Hélène est née à la cité Jules Nadi, en 1954, et elle y a vécu presque toute sa vie.

Je suis née à la cité, j’y ai grandi, je me suis mariée, j’ai habité à la cité avec mon mari, puis on a acheté une maison. Je suis partie très peu de temps, 4 ans seulement. Je suis revenue à la cité dans cette maison où je vis encore, il y a 40 ans, pour me rapprocher de mes parents : presque toute une vie à la cité Jules Nadi.

C’est mes grands-parents qui sont venus s’installer à la cité, dans une petite maison, en 1927. Mon père avait deux ans. Je ne sais même pas où il habitait avant, j’ai toujours entendu parler de la cité. Quand mes parents se sont mariés, ils ont habité quelque temps au bout de la rue Saint-Nicolas. Mais dès que l’immeuble de la cité a été construit, ils ont fait une demande de logement, ils l’ont eu et ils sont venus habiter là en juin 1954 ; je suis née en novembre 1954.

Ma grand-mère travaillait en chaussure, en usine, chez Fenestrier, et mon grand-père, je ne sais pas. Mes parents aussi étaient ouvriers en chaussure, tous les deux. Ils travaillaient chez Fenestrier, puis après ils ont été chez Clergerie, quand ça a été racheté. Toute une carrière dans la chaussure ! Mon père était monteur. Quand on était petits, ma mère ne travaillait pas et, pour gagner plus d’argent, mon père ramenait et montait encore des chaussures à la maison, en plus de son boulot à l’usine. Je le voyais, il mettait des pointes dans sa bouche, il avait une espèce de truc qu’il prenait... et j’avais toujours peur qu’il avale une pointe. C’était des chaussures de l’usine qu’il faisait en plus. Il n’y avait pas de machine à l’époque, tout se faisait à la main. Après, de mon temps à moi, c’était la machine qui tirait la peausserie. Ça n’avait rien à voir.

Montre une photo... : vous voyez mon père, là on lui remet sa médaille. Lui, c'est Clergerie.

Moi, j'ai d'abord travaillé en métallurgie, chez Laporte, une usine de balances. Quand je me suis mariée, j'étais encore là-bas, mais mon mari travaillait à la SEIM et on n'avait pas les mêmes vacances. Donc j'ai quitté Laporte et je suis allée travailler à la SEIM avec lui, jusqu'à ce que j'accouche de mon premier enfant. Puis plus tard, j'ai fait une formation pour travailler dans la chaussure et je suis rentrée chez Jourdan. J'y suis restée jusqu'en 2008, quand ça a fermé. J'étais remplieuse-main. C'est un petit ourlet qu'on fait à la chaussure de 5 millimètres.

Les logements sont petits. Ils ne sont pas tous pareils, il y en a où les chambres sont à l'étage, mais ils ne sont pas plus grands. Pourtant, ils étaient nombreux à l'époque dans ces logements, je ne sais pas comment ils faisaient. C'était pour des familles ouvrières, parce que c'était une cité communiste. D'ailleurs, mon père était communiste, ma mère aussi, puis moi aussi, un petit peu quand même ! Donc, les logements se composaient de deux chambres, du salon et de la cuisine. Et il y a une famille, là, derrière, comme ils étaient nombreux, ils avaient construit un garage à côté, dans le jardin, mais qui servait de chambre. Puis bon, après, il y en a qui avaient les moyens et qui ont agrandi. Maintenant, on ne pourrait pas parce qu'on est passé au patrimoine, mais ils l'ont fait avant.

Nous, quand on est arrivés là [*ndlr : dans cette maison-là, en 1982*], il n'y avait pas de chauffage central, on n'avait même pas de salle de bain. Ils nous l'ont construite après. À l'époque, là où il y a la salle de bain, c'était le coin cuisine. Ils l'ont déplacé pour construire la salle de bain et, du coup, la cuisine est plus petite. Dès qu'ils ont parlé de salle de bain, moi, j'ai dit oui. Parce que mes enfants, je les baignais dans un grand bac à lessiveuse et je les lavais là-dedans. Je les mettais aussi des fois dans l'évier. Je leur mettais les pieds dans l'eau et ils jouaient. Moi, j'allais me baigner chez ma mère, à l'immeuble, car il y avait une grande salle de bain. Après, pour les autres maisons, ils ont pris sur l'extérieur pour construire les salles de bains, ils ont agrandi les maisons en somme.

Quand j'étais petite, il y avait beaucoup d'enfants. Le souvenir que j'ai, qui est ancré dans ma mémoire, c'est les parties de ballon prisonnier qu'on faisait, à des heures impossibles. On jouait aussi aux boules, on jouait au foot sur la place. Il y avait un bac à sable, on jouait au bac à sable... Qu'est-ce qu'on a pu jouer ! Et maintenant, il n'y a plus d'enfants, c'est que des vieux ! Il faudrait que je m'amuse à compter combien on était... on était vraiment nombreux... Les plus petites familles, c'est celles qui avaient cinq enfants, nous on était six. Dans l'immeuble, dans les maisons, partout !

Mon dieu, les parties de ballon prisonnier qu'on a pu faire... ! Et il y avait aussi des enfants de la Monnaie qui venaient jouer avec nous. Nous, on n'avait pas le droit d'aller à la Monnaie, il y avait le boulevard et on n'avait pas le droit de traverser. Mais eux, ils venaient de la Monnaie, ils venaient jouer avec nous. On n'avait pas de télé dans le temps, alors les jeux, c'était dehors. Puis même les parents... je me rappelle que mes parents, le samedi soir, ou le dimanche, ils allaient jouer aux cartes, à tour de rôle, dans les maisons, pendant que nous on jouait dehors. Qu'est-ce qu'on a pu jouer !

Il y avait aussi un chemin qui longeait un champ, qui longeait la voie ferrée au fond et, là où il y a la maison de santé aujourd'hui, avant il y avait un restaurant au bord de la route, et derrière c'était un terrain vague qu'on appelait le tas de cailloux. Une carrière avait dû venir déverser des cailloux, ça faisait des petites montagnes. On allait jouer là-bas avec des couvertures, on faisait des cabanes ! Maintenant, on peut plus jouer comme ça ! C'est incroyable ce qu'on a pu jouer !

Le seul endroit où on allait à la Monnaie, c'était chez le dentiste, à la Samir, en face de l'église, dans la rue qui remonte. Et on allait aussi à la Monnaie pour aller à l'église, le dimanche.

“ C'est incroyable ce qu'on a pu jouer ! ”

Christine, 68 ans - Karim, 60 ans

Karim a 60 ans. Il est arrivé en France, à la Monnaie, en 1970. Il avait 8 ans. Il travaille encore dans ce quartier aujourd'hui, mais il n'y habite plus. Christine, quant à elle, a 68 ans, elle est arrivée à la Monnaie en 1963. Elle avait 8 ans et elle y a grandi.

Christine

Je suis arrivée à la Monnaie après avoir habité un tout petit village d'Auvergne. Mon père avait été muté à Romans. Il était enseignant, il était dans le technique. Il y avait beaucoup de problèmes de logement dans le centre, c'était vraiment insalubre. Le Grand Tech, le lycée du Dauphiné, se créait et il y a eu un afflux d'enseignants : on s'est retrouvés en HLM à la Monnaie avec pas mal de collègues de mon père.

J'ai eu une impression très, très positive du quartier quand on est arrivés, après les logements chaotiques et rudimentaires qu'avaient connus mes parents. Je me souviens, le premier logement qu'on a eu dans ce petit village d'Auvergne, je crois que c'était la cure, il y avait deux pièces. Après, on a été relogés, dans l'ancienne infirmerie du château, me semble-t-il. Quand on est arrivés à la Monnaie, c'était cocagne, avec l'eau chaude, le chauffage central, la douche, etc. ! Quand on est arrivés là, on était heureux, c'était le confort de l'époque, mais on était très bien. On est restés à la Monnaie jusqu'en 1968, en HLM, puis mes parents ont fait construire sur le quartier.

Quand on est arrivés en 1963, c'était le tout début de la Monnaie, je me souviens que les abords des immeubles n'étaient pas encore aplanis, de grands monticules de terre restaient. Nous, en tant qu'enfants, ça nous plaisait, on dévalait les pentes. On s'amusait dans les rues et on se retrouvait au pied des immeubles. On faisait des parties d'osselets, souvent dans les montées d'escalier. Quelques fois aussi, en mai, je faisais la messe buissonnière pour aller marauder des cerises. Il y avait encore une ferme à la lisière du quartier. Je me souviens aussi qu'il y avait un panneau un peu rouillé sur un terrain longeant la départementale au niveau de la cité Jules Nadi : « Aire de transhumance ».



Karim

Je suis né en Algérie et je suis arrivé à la Monnaie par hasard. C'est mon père, avec deux collègues à lui qui habitaient dans le même patelin en Algérie. Ils ont eu l'idée de se rendre à Paris. Les seules villes qu'ils connaissaient en France, c'était Marseille et Paris. Donc, dans leur tête, l'objectif c'était prendre le bateau Alger-Marseille, et après faire Marseille-Paris, chose qu'ils ont faite. Ils ont pris le bateau, ils avaient à peine 18 ans, puis ils sont arrivés à Marseille et ils ont pris le train pour Paris. C'était en 1956-1957. Sauf qu'ils n'ont pas vu Paris, enfin, mon père l'a vu, mais bien plus tard ! En fait, plus le train montait en direction de Paris, plus il se vidait. Dans la plupart des gares, il y avait un appel au micro : « *on cherche des maçons, des manœuvres, des ouvriers pour travailler à ...* », et plus on avançait en direction de Paris... ils avaient peur donc. Et quand ils sont arrivés à la hauteur de Valence ville, dans le wagon ils n'étaient plus que trois. Un des collègues a dit : « *je crois qu'on est les derniers du train* ». Et à ce moment-là, il y a eu une annonce au micro : il y avait une grande entreprise à Romans-sur-Isère, qui cherchait des manœuvres et des maçons. Ils se sont regardés et ils n'ont même pas eu le temps de réfléchir, ils sont descendus à Valence et ils se sont retrouvés à Romans. Il a ensuite fait des cours du soir, il a obtenu son permis poids lourd et il nous a fait venir en 1970.

Mon enfance, je l'ai passé en Algérie, avec ma mère, mes oncles et mes grands-parents paternels, et mon père venait nous voir régulièrement, une fois par an. Quand il a été prévu qu'on parte pour la France, pour rejoindre mon père, au village, ils ont carrément fait une fête. Moi, je pensais que la France c'était, je ne sais pas, la lune !

On est directement arrivés à la Monnaie. Je viens d'un petit bled, en Kabylie, où on parle le berbère à 99%, il y a très peu de gens là-bas qui parlent le français et l'arabe. Je me suis retrouvé en France, où on parle uniquement le français et les quelques familles magrébines du quartier ne parlaient que l'arabe. Moi, je ne parlais pas français et très peu l'arabe. Le français et l'arabe, je les ai appris sur le quartier.

“ *Du point de vue de l'humain,
y'a pas mieux que les quartiers.* ”



Une fois arrivée en France, ma mère l'a mal vécu. Elle a été déçue. Je me souviens, l'année 1970, peu après notre arrivée, il a beaucoup neigé, tout était bloqué et ma mère m'a dit : « *c'est ça la France, c'est plus un rêve, c'est un cauchemar* ». Elle s'était imaginé quelque chose de tellement merveilleux, qu'elle a été très déçue. Mais ça n'a pas duré longtemps, elle a fini par parfaitement s'intégrer dans le quartier. Moi, c'est les immeubles qui m'ont marqué, qu'il y ait des étages, je n'avais jamais vu ça. Je me demandais : « *comment ils font les gens pour habiter les uns sur les autres ?* ». Et ça parlait toutes les langues, et je me disais : « *mais comment on fait pour vivre avec toutes ces langues ?* ». Puis j'ai vite trouvé ma place.

Du point de vue de l'humain, y'a pas mieux que les quartiers, les relations, tout ça... Par exemple, quand il y a un décès ou autre, l'habitant, c'est comme une obligation, il va présenter ses condoléances à la famille du défunt, même s'il ne fréquente pas la famille. Si la famille n'a pas les moyens, il y a quelques personnes qui se chargent d'aller récolter de l'argent, dans tout le quartier. Puis il y a des familles qui se proposent d'offrir un repas, pour le midi, pour le soir, le café... Comme ça, la famille du défunt n'a à se soucier de rien, elle est là uniquement pour accueillir le public. Et c'est toujours comme ça.

Pour les mariages, c'est pareil, il y a des enveloppes qui circulent. Et je me rappelle, avant, il y avait des fêtes, ça durait pendant trois jours. On avait une grande salle, au sous-sol du centre social, on la louait et elle était quasiment prise tout le temps. Et quand j'étais même, j'allais aux mariages parce qu'il y avait des danseurs, des danseuses et de la musique traditionnelle. Je n'y allais pas pour le repas, j'y allais pour le spectacle !

Farida, 51 ans – Salera, 49 ans – Mebarka, 41 ans

Farida, Mebarka et Salera ont toutes les trois grandi à la Monnaie et elles y habitent encore aujourd'hui. Farida a 51 ans et Salera a 49 ans, elles sont toutes les deux nées dans le quartier. Mebarka, quant à elle, a 41 ans, elle est arrivée à la Monnaie en 1989.

Farida On était 10 enfants dans un logement F5, il y avait les lits superposés.

Salera – nous, on avait un F8, on était 10 enfants. On avait le rez-de-chaussée entier de l'immeuble, deux appartements ouverts l'un sur l'autre.

Mebarka On sortait, on jouait à la corde, on jouait à l'élastique, on jouait au ballon prisonnier, on jouait avec quatre cailloux. On jouait en bas des immeubles, on était les plus heureux du monde !

Farida – « Faridaaaa ! », « Faridaaaa ! », « je suis là ! » : il n'y avait pas de téléphone, du coup, on n'avait pas le droit d'aller partout.

Salera – il fallait être dans le champ de vision du balcon. On avait tous un périmètre.

Farida – Et puis, il y a deux Monnaies, il y a la vieille Monnaie et la nouvelle Monnaie. Pour nous, c'était interdit d'aller à la nouvelle Monnaie. Puis ma sœur s'est mariée, elle habitait là-bas, et j'ai eu le droit d'y aller ! Il y avait plus de Français là-bas. Quand j'étais petite, j'ai connu beaucoup de voisins italiens, espagnols, français, toutes origines. J'ai grandi aux lfs et on y est restés peut-être plus de 20 ans, du coup, ben on en a vu passer et, après, il y avait de plus en plus de Magrébins.

Salera Le quartier de la Monnaie et Romans, c'était deux États séparés. Parce qu'à la Monnaie, on avait tout ! Pas besoin de sortir du quartier. On avait des épiceries, des petites surfaces, on avait la poste, la CAF, il y avait trois banques, etc.

Mebarka – le quartier était plus vivant. Tout était ouvert. Nos mamans, elles sortaient, elles faisaient leurs petits papiers, elles allaient à la banque, elles faisaient tout ici, parce que tout était ici. La CAF, la sécu, il y avait la PMI, il y avait le centre social, il y avait la crèche. Ma maman, elle était analphabète, l'administration la comprenait, parce que les gens qui y travaillaient avaient vécu dans le quartier. Ils connaissaient nos mamans.

Salera – au niveau du parking [ndlr : en face de la maison citoyenne], c'était un petit centre commercial. On avait la boulangerie, on avait une boucherie, on avait un vendeur de vêtements, on avait un PMU, on avait le ED. Il y avait la place du marché, il y avait une mairie en face. Et, dans la grande avenue, que des commerces !

Mebarka - il y avait Bachir aussi. C'était bâtiment les Zinnias, Bachir était au rez-de-chaussée, il avait une petite entrée, avec un petit escalier. Il vendait tout.

Salera - il faisait crédit aux enfants et après il chopait les parents.

Farida - on avait la police municipale aussi, on jouait avec eux, ils nous faisaient des animations. Il n'y avait pas la crainte...

Mebarka - et tout ça qui a disparu.

Salera - c'est parti au début des années 2000. On nous a tout enlevé. On n'a rien compris.

Salera À l'époque aussi, il y avait beaucoup de solidarité.

Je me souviens quand on était gamins, il manquait quelque chose, on avait un problème, on pouvait aller frapper chez la voisine.

Merbarka - les portes étaient ouvertes ! Vous rentriez chez la voisine, comme si vous rentriez chez quelqu'un que vous connaissez vraiment, sans frapper. Ma maman elle disait : « *mets un rideau, arrête de mettre une porte, elle sert à rien la porte* ».

Farida Il y avait aussi le terrain d'aventure... Alors, le terrain d'aventure, wahou... le jour de l'ouverture, il y avait une palissade, comme dans Tom Sawyer, et, nous, on était dans le monde de Tom Sawyer... Qu'est-ce qui se passe derrière... Qu'est-ce qui se passe... On se portait pour voir, l'ouverture allait se faire !

L'ouverture s'est faite, on est tous rentrés. Il y avait plusieurs animateurs, il y avait un local avec des outils. C'était ouvert à tout le monde, c'était gratuit... !

“ *Vous dites juste le terrain d'aventure aux gens et vous allez voir des paillettes dans leurs yeux !* ”

On apprenait à faire des petits feux, avec des journaux, des petites brindilles, c'était Koh Lanta en fait ! Vous dites juste le terrain d'aventure aux gens et vous allez voir des paillettes dans leurs yeux.

C'était un terrain d'herbe, avec plein de bosses. Ils nous prêtaient,

à l'heure, parce qu'il y avait du monde, des vélos et on prenait les bosses. On apprenait à faire du feu, on avait une grille. On faisait du caramel, dans les boîtes de conserve. « *Ramenez vos boîtes de conserve* » ! Et ils nous donnaient un peu de sucre.

On récupérait le couvercle des bocaux et on renversait le fameux caramel dessus... ou alors on faisait une pomme d'amour, tenue par un fil de fer. On puait, on sentait le feu. Ils nous prêtaient des outils, avec des planches, on faisait des cabanes. C'était ouvert le mercredi ou le samedi. Franchement, caramel, popcorn... on a appris plein, plein, plein de choses ! Et aujourd'hui, je donne des petites astuces de bricolage à mon fils, que j'ai apprises là-bas... Le terrain d'aventure, ça fait partie de l'histoire du quartier de la Monnaie !



Salera Moi, j'ai habité au Mauriac. Je suis arrivée, mon fils avait 1 an, et je suis ressortie, il avait 20 ans. Donc, oui, 18 ou 19 ans dans le même immeuble. Quand ils l'ont démolì, l'immeuble n'était plus aux normes, il y avait eu beaucoup de dégradations. Il y avait ce projet de démolition, on nous avait prévenus, mais ça a été démolì en urgence : on n'a pas eu le choix, en deux ou trois mois il fallait déménager. On a été tous relogés, dans le quartier, mais les gens en ont aussi profité pour partir en ville. Au moment où il y a eu la destruction, pour le relogement, beaucoup, beaucoup de personnes ont demandé à partir en ville. Ils nous ont fait le déménagement, ils nous ont payé les travaux, la totale ! Mais le jour où ils ont commencé à casser l'immeuble, wouah, ça nous a fait un pincement au cœur. C'était des grosses machines. D'abord, ils ont fait avec la grosse boule, et après ils ont commencé à grignoter tout ça.

Mébarka - On voit notre vie qui se démolit tout doucement.

Salera - Ils ont démolì étage par étage. J'ai vu mon appartement à l'intérieur, sans les murs [ndlr : extérieurs]. Ça a été impressionnant.

Mébarka - on voyait tout, la cuisine, vous revoyez votre papier peint. C'est vraiment quelque chose de violent.

Mebarka Notre quartier, on l'aime. On y a grandi, on y a vécu. Quand on revient de vacances, quand on arrive au feu rouge, waouh, y'a vite un petit pincement là au cœur, qui bat. Quoi qu'il arrive, le quartier, il nous manque, je sais pas, on l'a en nous. J'y suis bien, ça fait 20 ans que j'habite au même endroit, au Myosotis.

Salera - on essaye de le maintenir. Je me souviens de mes parents, ils réunissaient tous les enfants du quartier et, hop, c'était le goûter pour tout le monde. Eh bien, on le fait aussi.

Remerciements

Nous tenons à remercier les personnes qui ont accepté de me laisser recueillir leur témoignage, qui ont joué le jeu et ont livré une parole intime et sincère. Nous remercions aussi vivement le Service des Archives de la Ville de Romans, qui a fourni un travail considérable pour la bonne réalisation de ce livret.

Romans-sur-Isère

Mémoire de quartier

Le Centre historique • Le Quartier Est

A première vue, tout semble opposer le Centre historique et le Quartier Est de la ville de Romans-sur-Isère. Le premier est chargé d'une histoire ancestrale, tandis que le second est le fruit d'un développement récent. Pourtant, ces deux quartiers qui font aujourd'hui l'objet d'un programme de renouvellement urbain ont une histoire intimement liée l'une à l'autre, qui prend ses sources dans le développement de l'Habitat Bon Marché, dans la vie du monde ouvrier de la chaussure ou encore dans la succession des vagues d'immigration qu'a connues cette ville.

Ce livret est issu d'un travail de recueil de témoignages mené auprès de plusieurs habitants du Centre historique et du Quartier Est, auxquels il a été demandé de raconter quelle avait été leur vie dans leur quartier. Il a pour objectif de relater brièvement l'histoire de ces lieux et, à travers les témoignages, de faire entendre les voix de quartiers riches de leur diversité.

ROMANS SUR
ISÈRE

ANRU
Agence Nationale
pour la Rénovation
Urbaine